

LA CHINE
SOUS CONTRÔLE

Du même auteur

Dans la tête de Xi Jinping
Solin/Actes Sud, 2017

FRANÇOIS BOUGON

LA CHINE
SOUS CONTRÔLE

Tiananmen 1989-2019

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est édité par Anne Sastourné.

ISBN 978-2-02-139867-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Première partie

L'ouverture
dans les tenailles du pouvoir

Chapitre 1

Un cliché

Trente ans nous séparent de la tragédie de juin 1989. Et nous en sommes restés à cette image saisissante de l'homme en chemise blanche qui se dresse face à une colonne de chars sur l'avenue centrale de Pékin, Chang'an. Elle illustre le chapitre consacré au mouvement démocratique dans les livres d'histoire. Elle en est venue à résumer, aux yeux des Occidentaux, cet événement historique. Pour nous, la répression est contenue dans cet affrontement, le face-à-face d'un individu et de la force militaire.

Ce cliché qui a fait le tour du monde présente pourtant des variations. La scène a été immortalisée en réalité par quatre photographes, qui, tous, avaient pris leurs quartiers à l'Hôtel de Pékin. L'établissement possède des balcons qui surplombent l'avenue d'où l'on peut apercevoir au loin la place Tiananmen. Et c'est depuis l'une de ces ouvertures qu'a travaillé l'auteur de la photo la plus connue, l'Américain Jeff

Widener, journaliste de l'agence Associated Press (AP). En 2014, pour le vingt-cinquième anniversaire de la répression, interrogé par le *Wall Street Journal*, il évoque encore ses frissons :

Lorsque je la regarde, ce que je vois, c'est à quel point j'ai failli la rater. [...] Quand vous prenez une photo avec un 800 mm à 1/30 de seconde, c'est normalement impossible à cette distance avec une telle focale [en raison de la probabilité importante de flou de bougé]. C'était un miracle que cette photo soit sortie¹.

Répondant aussi à l'Agence France-Presse, il trouve préférable qu'on ne connaisse pas l'identité de l'homme qu'il imagine comme un « frère siamois », un alter ego : « C'est un peu comme le soldat inconnu. Il nous rappellera toujours l'importance de la liberté, de la démocratie et de notre droit à la dignité. » C'est au prix de cet anonymat que la photo prend en effet sa valeur universelle.

D'autres photographes se trouvent à l'Hôtel de Pékin, comme Stuart Franklin, de l'agence Magnum. Lui voit, à travers son objectif, ressurgir les ombres de la guerre froide en Europe centrale : « Lorsque j'ai

1. China Real Time Report, *Wall Street Journal*, « Forgotten Negatives From the "Tank Man" Photographer ».

photographié le char, j'ai eu des souvenirs très clairs du printemps de Prague en 1968, lorsque les citoyens ont affronté les chars russes. »

L'atmosphère à l'hôtel est vite devenue chaotique, à mesure que les gens s'inquiétaient de la publication de leurs papiers concernant la tragédie qui se déroulait. Les autorités confisquaient les images, mais j'ai mis mon film dans une boîte de thé et je l'ai donné à un étudiant français qui retournait à Paris¹.

Charlie Cole, qui travaille pour le magazine *Newsweek*, cache, lui, sa pellicule dans le réservoir des toilettes. Juste à temps. Les agents de la sécurité publique, dont l'immeuble est situé en face de l'Hôtel de Pékin, sont sur le qui-vive. Un quart d'heure plus tard, ils font irruption dans sa chambre...

Quant à Arthur Tsang, employé par l'agence britannique Reuters, il a lui aussi le cliché en boîte, mais sa photo n'a pas été mise en avant sur le fil destiné aux abonnés. C'est l'image de Jeff Widener, prise pour l'AP, qui se retrouve, dans les jours qui suivent, à la une des quotidiens du monde entier. Et c'est elle qui devient une icône.

1. L'histoire de ces photos a été racontée par Adrien Gombeaud dans *L'Homme de la place Tiananmen*, publiée au Seuil en 2009, pour les vingt ans de la répression.

Les quatre photographes se trouvent en surplomb. Il aura fallu du temps, vingt ans, pour s'apercevoir que quelqu'un a photographié la scène d'en bas. Ce n'est qu'en 2009 que le site du *New York Times* a publié un cliché inédit de Terril Jones, de l'agence AP, pris au niveau du sol. Le reporter, qui a tardivement ressorti cette image de ses archives, en était mécontent et l'a écartée : « Je me suis dit, à l'époque, que le monde avait déjà eu la meilleure vue de cet événement. J'ai rangé les photos et les ai emportées tout au long de mes déménagements¹. » La séquence s'enrichit d'un nouvel angle, plus saisissant encore. On y voit sur le trottoir des passants terrifiés, s'enfuyant en courant, rendant bien compte de l'atmosphère d'extrême tension. Mais l'énigme de la scène n'est pas pour autant levée : que s'est-il passé dans les minutes qui ont suivi ?

Une vidéo de l'équipe de CNN, diffusée quelques jours après les faits, montre que l'homme à la chemise blanche, qui a empêché à plusieurs reprises la progression du char de tête, est monté sur la tourelle pour dialoguer avec le conducteur. Redescendu, il est entraîné sur le côté par un groupe d'hommes en civil. Étudiants ? Policiers ? Simples passants ?

1. Patrick Witty, « Behind the Scenes: A New Angle on History », témoignage publié sur le blog photo du *New York Times* « Lens » le 4 juin 2009.

Six points de vue. Il est difficile, à l'époque des selfies et des smartphones, de s'imaginer que seule une poignée d'êtres humains ont enregistré ce moment d'histoire. Nous entrons à peine dans l'ère de l'information en continu. Six regards donc et un inconnu qui a fait l'objet de toutes les attentions occidentales, qui est devenu un symbole sans que personne ne connaisse son destin : il est resté comme « l'homme au char ». Depuis trente ans, et malgré de nombreuses enquêtes journalistiques, le mystère n'est pas résolu¹.

Un an après la répression, en mai 1990, la journaliste américaine Barbara Walters interroge Jiang Zemin, pour la chaîne ABC. Cet apparatchik est devenu secrétaire général du Parti communiste à la faveur des événements de Tiananmen, en remplacement de Zhao Ziyang jugé trop favorable aux étudiants. Le dialogue tourne au duel feutré, Jiang gardant en permanence un léger sourire aux lèvres.

Barbara Walters : « Vous savez que parfois des choses deviennent des symboles. Dans notre pays, il y a eu une photo d'un jeune homme qui a arrêté des chars, elle a été montrée et montrée dans nos journaux, voici la photo. »

1. Voir par exemple le livre de Christophe Deloire, *L'homme qui ne se retourne pas*, Paris, Flammarion, 2014.

Elle tend à M. Jiang le célèbre cliché¹. Elle évoque un certain Wang Weilin – à l'époque des journaux avaient avancé cette identité pour l'homme au char – et demande ce qu'il lui est arrivé.

Tandis qu'elle parle, on entend le dirigeant chinois émettre de petits gloussements, qui ponctuent les phrases de son interlocutrice.

« Wang Weilin ? » s'interroge en riant le numéro un chinois, dont le visage est mangé par d'énormes lunettes rectangulaires.

Puis il répond. D'abord en chinois : « La photo montre que cette personne fait face au char et celui-ci s'arrête. Pourquoi s'arrête-t-il ? Est-ce que c'est le gamin qui arrête le char ? C'est parce que la personne qui se trouvait à l'intérieur n'a pas voulu écraser celui qui lui faisait face. » Et il ajoute dans un anglais maladroit : « Mais je pense, cette photo le prouve. »

Barbara Walters insiste : « Qu'est-il arrivé au jeune homme ? »

Jiang Zemin : « Je pense que ce jeune homme n'a pas été tué par les chars. »

1. En chinois, le nom de famille vient en premier. Nous avons adopté la transcription latine officielle (pinyin), par exemple Mao Zedong, sauf pour quelques cas, comme Pékin (Beijing), Canton (Guangdong) et Sun Yat-sen (Sun Yixian). Lorsque des textes que nous citons utilisent les anciennes transcriptions, telle celle de Wade-Giles, qui était la plus répandue dans le monde anglo-saxon, nous précisons le pinyin entre parenthèses.

Barbara Walters : « Non, mais est-ce que vous l'avez arrêté ? Certains disent qu'il a été arrêté et exécuté. »

Jiang Zemin repasse au chinois : « Je ne peux pas vous dire s'il a été arrêté ou pas. »

Barbara Walters : « Vous ne savez pas ce qu'il lui est arrivé ? »

Jiang Zemin (de nouveau en anglais) : « Mais je pense, jamais tué, jamais tué. »

Faut-il y voir une ironie de l'histoire ? Juste après la répression de Tiananmen, la photo n'a pas été interdite par le régime mais au contraire utilisée par la propagande pour montrer, comme l'expliquait Jiang Zemin, que les militaires chinois ont fait preuve de grande maîtrise. La vidéo a même été diffusée sur la chaîne publique CCTV avec ce commentaire exalté :

Les gens qui disposent d'un peu de bon sens verront que si notre armée avait voulu avancer, comment ce bandit, qui a l'outrecuidance de prétendre l'empêcher, aurait-il pu le faire ? C'est exactement à l'opposé de la propagande de certains pays occidentaux. Cela montre clairement que notre armée a observé la plus grande retenue.

Détail étrange, au cours de l'entretien entre Jiang Zemin et Barbara Walters, cette dernière commet une erreur sur la date de la photo : « Nous voyons que les chars ont été arrêtés, mais plus tard, le 4 juin, ils sont entrés et là, ils ont ouvert le feu sur les gens, des

gens innocents, certains innocents, d'autres pas... » Elle ne sera pas la seule à se tromper sur la date. En 2014, lorsque le blog du *Wall Street Journal* consacré à la Chine (China Real Time Report) interviewe Jeff Widener, l'auteur de la photographie la plus connue, la journaliste se trompe là aussi, fixant la prise de vue au 4 juin (l'article sera corrigé plus tard).

Que nous disent ces erreurs ? Que nous voyons dans cette scène non pas ce qui suit mais ce qui préfigure la résolution de la crise dans le sang. La tension entre un bourreau et une future victime qui ignore encore son destin. C'est pour cette raison que l'image a pour nous une charge tragique hors du commun : ce qui va s'abattre n'est pas encore clairement visible mais déjà discernable. En réalité, le 5 juin, aucun des protagonistes de cette scène n'ignore qu'un massacre a déjà eu lieu, chacun sait exactement où il se trouve et ce que son acte peut avoir pour conséquence probable.

Nous avons choisi de représenter l'événement historique que fut la répression de Tiananmen par un cliché qui date du lendemain mais nous aurions pu choisir bien d'autres images, par exemple celles, beaucoup plus crues, de manifestants écrasés par les chars, comme cette série prise par un étudiant entre 6 h 10 et 6 h 25 le matin du 4 juin. Ces neuf photos ont été confiées à la journaliste du *Nouvel Observateur* Ursula

Gauthier (elle les publiera plus tard dans un supplément, puis sur son blog en 2014). La dernière montre un étudiant en éducation physique, Fan Zheng, qui s'accroche à une barrière – ses deux jambes ont été broyées.

À ces visions choquantes, insoutenables, les médias occidentaux ont donc préféré une scène dépouillée. Sans doute pas par hasard : l'image de « l'homme au char » exalte le courage d'un individu qui se lève face à la machine totalitaire. Elle puise dans l'imagerie du dissident, figure bien connue à l'Ouest. C'est le héros solitaire qui affronte un système inique et voué à la chute. L'idéologie qui a poussé à élire cette photo est aussi celle qui a conduit à ne voir dans la répression du mouvement étudiant qu'un funeste accident. On ne peut entraver longtemps une marche inexorable de l'Histoire qui se confond en l'occurrence avec l'écroulement des régimes communistes. L'emploi de la force ne pouvait être qu'un aveu de faiblesse. « Un régime qui, pour survivre, en est réduit à faire tirer sur la jeunesse qu'il a formée et qui se dresse contre lui au nom de la liberté n'a pas d'avenir », a solennellement déclaré le président de la République française, François Mitterrand¹, certain que celui qui

1. *Le Monde*, 6 juin 1989. Cette déclaration est rendue publique par l'Élysée le dimanche 4 juin au soir : « L'usage de la force ne résout rien. Je souhaite que les dirigeants chinois

avait osé affronter les chars sortirait un jour de l'anonymat. La Chine allait finir comme l'Union soviétique et rejoindre le camp des démocraties.

Hélas, les journalistes qui se rendent en Chine, à chaque date anniversaire, pour retrouver celui qui s'était dressé contre le régime, ne peuvent que constater, au fil des années, le renforcement de la sécurité, l'omniprésence policière et l'effacement progressif de la mémoire de ces journées.

Si je me permettais ici une suggestion, je proposerais de choisir un autre cliché pour illustrer l'événement avec plus de justesse : il a été pris dans la nuit du 3 au 4 juin et montre un groupe de soldats en train d'abattre une statue. Il s'agit de la Déesse de la Démocratie, une sculpture de plâtre et de polystyrène réalisée par les élèves de l'Académie des beaux-arts et dressée, quelques jours avant le 3 juin, place Tiananmen. La veille de l'intervention de l'armée, lors d'une réunion des hauts dirigeants, l'un d'eux, Li Xiannian, s'est emporté :

Mais regardez donc cette chose, ni homme ni démon, qu'ils nous ont érigée sur une place ô combien solen-

recherchent enfin par le dialogue une solution à la crise que traverse la Chine et répondent ainsi aux aspirations de leur peuple.»

nelle ! Est-ce que le peuple va accepter cela ? Absolument pas ! Nous n'obtiendrons jamais de ces individus qu'ils se retirent volontairement de la place. Cela fait déjà plus d'un mois que la place Tiananmen est souillée, ravagée au point de ne plus ressembler à rien. Nous ne pourrons souffler que lorsque la place aura vraiment été rendue au peuple. Nous devons immédiatement extirper ce foyer morbide. Il faut immédiatement faire évacuer la place¹.

La destruction de la Déesse de la Démocratie symbolise parfaitement ce qui s'est passé ce jour-là : l'éloignement durable des espoirs démocratiques. Tiananmen ne fut pas un point de non-retour, ni même un clou enfoncé dans le cercueil des régimes communistes. La répression n'est pas la défaite du régime mais une préfiguration de la Chine d'aujourd'hui. Et nous n'avons pas su le voir.

1. Zhang Liang, *Les Archives de Tiananmen*, avec une présentation du sinologue Jean-Philippe Béja, Paris, Éditions du Félin, 2004, p. 489.

Chapitre 2

Tiananmen, la place du peuple

Le délicieux après-midi pékinois s'est prolongé plus que je ne l'avais prévu en ce dimanche 30 septembre 2007, se terminant de manière inattendue. Nous pensions réaliser un reportage banal dans le parc Sun Yat-sen, situé juste à côté de la Porte de la Paix céleste, en plein cœur de la ville ; nous nous sommes retrouvés au poste de police, le cameraman de l'Agence France-Presse et moi, qui tentais d'apprendre des rudiments de vidéo. Nous avons été retenus pendant près de dix heures. Retenus ? Bien sûr que non, nous expliquaient nos anges gardiens au commissariat. Nous étions libres de partir. À condition d'effacer les images que nous avons enregistrées. Impossible d'accepter... Le temps s'étirait.

Je m'imaginai pourtant, à onze mois de l'ouverture des Jeux olympiques de Pékin, partout attendus avec impatience et enthousiasme, que ce reportage serait aisé et serein, à mille lieues de mes plongées régulières

dans les régions intérieures. Souvent je m’y retrouvais en butte à des autorités locales sourcilieuses, méfiantes même, quand je m’intéressais à des sujets sensibles (les contestations, les grèves, les scandales de santé publique...). J’ai un souvenir particulier d’une visite à des familles d’ouvriers qui occupaient leur dortoir à Chengdu, la métropole du Sichuan, dans le sud-ouest du pays. Leur usine avait été détruite, un programme immobilier empiétait progressivement sur leur ancien territoire. Ils devaient quitter les lieux. Entourés de grues et d’engins de démolition, les résistants nous avaient accueillis au son de *L’Internationale* joué sur un vieux magnétophone, avant de nous exposer leurs griefs. Il avait fallu moins d’une heure aux fonctionnaires du bureau local chargé des étrangers (*waiban*) pour nous rejoindre. Direction : le siège du gouvernement régional.

Ici, dans la capitale, j’avais en tête d’aller simplement interroger quelques habitants sur une coutume amusante, et que je considérais comme anodine. Pas d’accueil en fanfare et pourtant...

Une fois par semaine, des parents soucieux de trouver une âme sœur à leur progéniture se retrouvaient dans un coin du parc et s’échangeaient des informations sur les cœurs à prendre. Pour défendre au mieux la cause de leur fille ou de leur fils, ils plaçaient devant eux une feuille retraçant son curriculum vitae, parfois avec une photo. Quoi de moins romantique et de plus

